Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 51 (1987)
Heft: 201-202

Artikel: L'importance de l'alternance k/t en phonétique picarde
Autor: Debrie, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399810

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'IMPORTANCE DE L'ALTERNANCE K/T EN PHONÉTIQUE PICARDE.

Dans son ouvrage *Un vocabulaire picard d'autrefois - Le parler d'Etelfay (Somme)* (1) Jacqueline Picoche est, à notre connaissance, le premier auteur à signaler l'existence, en phonétique picarde, d'une alternance *k/t*. S'appuyant sur le parler d'Etelfay, elle observe une hésitation d'une part entre la gutturale et la dentale dans le mot *érèke* (arête) et d'autre part dans des groupes consonantiques (ex. *aporklète* à côté de *épotlète,* dérivés de « porte »). Quelques années plus tard, Louis-Fernand Flutre, dans son ouvrage *Du moyen picard au picard moderne* (2), en étudiant le traitement des deux consonnes, signale cette possibilité de l'alternance pour l'ensemble du domaine picard. Il montre tout d'abord, avec le traitement de la gutturale, dans quelles conditions *k* peut passer à *t,* essentiellement à l'initiale et à l'intérieur du mot (3). Avec le traitement de la dentale *t,* il observe une particularité (4) : le passage de *t* à *k,* en s'appuyant sur les exemples fournis par Jacqueline Picoche pour Etelfay.

Il nous paraît intéressant de revenir sur ces importantes considérations en faisant appel à d'autres mots que nous fournit notre dialecte, ce qui devrait nous permettre de mieux cerner le phénomène.

1 - *Passage de k à t.*

a) *à l'initiale.*

Quand Flutre observe que *k* passe à *t* ou *ty,* nous avons affaire sans doute à un phénomène de palatalisation du *k* (ex. *carkier* = *kerkier* = *tèrtchi* — et *kien* = *tyin* — cf. référence note 3, supra).

---

(1) Arras, SDP, 1969 - cf. p. 131 B 68.

(2) Amiens, SLP XV et CEP III, 1977.

(3) Paragraphe 134, pp. 114-115 de l'ouvrage cité supra, note 2.

(4) Paragraphe 142, p. 120 — Particularités 1° — de l'ouvrage cité supra, note 2.

On sait que dans la partie septentrionale du domaine picard, *k* suivi de *a* nasalisé ou non, peut aboutir à *tch* alors qu'en Picardie méridionale le *k* reste intact en pareil cas ([5]).

Nous relevons, en Vermandois, dans la partie nord, trois formes (dans trois localités proches les unes des autres), qu'il nous semble intéressant de retenir ici. Pour désigner la pomme enrobée de pâte, nous avons :

kyar, à Ramecourt (Sq 22), *tchar,* à Jeancourt (Sq 27) et *tyar,* à Seboncourt (Sq 25).

Pour le *k* suivi de *i* le fait est remarquable.

En Nord-Amiénois, là où s'oppose une zone ouest (où le *k* est palatalisé) à une zone est (où il reste intact) ([6]), nous notons, pour « chien », par exemple :

kyin, à Guillemont (Pé 29), *tchin,* à Warloy-Baillon (Am 15) et *tyin,* à Longueval (Pé 28).

On observera que Longueval se trouve précisément non loin de la ligne de l'Ancre, rivière qui marque assez bien la séparation entre les deux zones : celle de l'ouest et celle de l'est où le *k* ne subit pas le même traitement.

Il est donc vraisemblable de voir dans la forme *tyin* un stade intermédiaire entre *kyin* et *tchin.*

On notera que lorsque le *k,* dans cette partie ouest, est suivi d'une autre voyelle d'avant (sauf *a*) la semi-palatalisation donne *k* + *y* : ex. *kyène* (chêne) : stade intermédiaire entre *kène* et *tchène.*

Dans la région de Boulogne, Haigneré ([7]) relève *tièvre* à côté de *quièvre* (chèvre). Auguste Boucher, dans le *Complément au glossaire*

---

(5) Cf. à ce sujet la communication de Fernand Carton *Un cas d'extension de la palatalisation dans les patois du Nord de la France* — tiré à part de l'ouvrage « Les dialectes de France au moyen âge et aujourd'hui », Paris, Klincksieck (vers 1971), pp. 450-462 ; L. F. Flutre, ouvrage cité supra note 2, parag. 131 - Particularités, 1°, p. 109 et notre étude *La palatalisation de k et de g dans les parlers de la région d'Amiens,* in « Mélanges Loriot », Dijon, ABDO, 1983, pp. 228-238.

(6) Cf. notre thèse *Etude linguistique du patois de l'Amiénois,* Amiens, Eklitra 18, 1974 - Tableau 76, p. 224.

(7) *Le patois boulonnais* - Vocabulaire, II, Boulogne-sur-Mer, 1903 et Slatkine reprints, Genève, 1969.

picard (8) nous fournit deux exemples caractéristiques : le nom « cuiller » est traduit *tillar,* à côté de *quillar* et le verbe « cueillir » se dit aussi bien *tiller* que *quiller* (9).

Toujours à l'initiale, le groupe *kr* peut aboutir à *tr.* Voici des exemples révélateurs : Pour traduire la « clématite vigne-blanche », nous avons :

krankile (qui, selon toute vraisemblance, provient du germanique *ranke* - REW cite, au numéro 7044, le francique *kranca,* vitis alba) à Hattencourt (Md 38), passe à *trankile,* à Moyencourt (Md 80) (10).

b) *à l'intérieur des mots.*

A l'exemple cité par Flutre : *akrintchiyache/atrinkiyache* (avec un renvoi à l'article de Robert Emrik), nous ajouterons celui-ci :

intrantiyache (11) où l'on peut voir, en outre, une assimilation progressive (à partir du premier *t* qui figure dans le mot). Mais ici une réserve s'impose, car si l'on admettait pour *intrantiyache* l'étymon *intricare,* nous aurions le passage de *tr* à *kr.*

On peut donc rapprocher ce cas de celui de *kr* à l'initiale.

Mais nous avons d'autres exemples avec un *k* suivi d'une voyelle :

ratakoné (mal réparer un habit), à Dreuil-Hamel (Ab 171) (12) et *ratatoné* (repriser avec de la grosse laine) à Languevoisin-Quiquery (Pé 170).

---

(8) Revue Eklitra 16 - 1982, p. 14.

(9) La même tendance phonétique est observée dans *tiard* (qui chie souvent), pour **quiard,* in *Glossaire du patois picard,* d'Auguste Boucher, Amiens, CEP XI, 1980, p. 187. Précisons que le patois calaisien, que pratique Boucher, ignore la palatalisation du *k.* Pour traduire ce même mot, le *Supplément au lexique picard du parler de Wailly-Beaucamp,* de Paul Louvet (Amiens, Eklitra XLIX, 1983), connaît *tchar,* p. 36.

(10) Pour prendre connaissance d'autres formes semblables, avec leur localisation, on se reportera à notre article *Les noms qui désignent la clématite vigne-blanche dans les parlers de la Somme,* Revue Eklitra 17, 1983 (pp. 7-12).

(11) Cf. notre *Lexique picard des parlers sud-amiénois,* Amiens, Eklitra XL, 1979, p. 251.

(12) L'étymologie du mot est, selon toute vraisemblance, le gothique **taikka* : cf. REW 8534.

Le verbe « éclabousser » se dit : *ékiché,* à Amiens (Am 1) ([13]) et *étiché,* à Warloy-Baillon (Am 15).

La micro-toponymie de la Somme nous fournit les lieux-dits : *Plaine d'Hocquelu,* à Fressenneville (Ab 118) et *Au sentier d'Hotelu* à Feuquières-en-Vimeu (Ab 119), d'une part et *Le parquiche,* à Guyencourt-Saulcourt (Pé 41) et *Le partiche,* à Longavesnes (Pé 63), d'autre part.

c) *à la finale.*

Le fait ne paraît pas courant. Il convient donc de se montrer prudent. C'est sans doute la raison pour laquelle Flutre ne fait pas état de cette possibilité.

Pour notre part, nous citerons un mot du moyen picard qui révèle le phénomène dans cette position. Il s'agit de *bicquebacque,* nom féminin attesté à Amiens, en 1553, avec le sens de « machine à puiser ». A Bourbourg (Du 21), le mot existe, en 1788, sous une autre forme dans ce contexte : « . . . un bicbac ou machine à puiser l'eau au bord de la rivière d'Aa ». A Amiens, en 1525, nous relevons *bicquebatte* ([14]). Il y a peut-être eu là l'influence du verbe « battre ».

Le picard moderne nous fournit, pour l'épinoche : *épinoke,* à Warloy-Baillon (Am 15) et *épinyote,* au Boisle (Ab 21), dans le Ponthieu. Mais il y a peut-être eu là substitution de suffixes.

2 - *Passage de t à k.*

a) *à l'initiale.*

L. F. Flutre ne fait pas état du traitement de *t* dans cette position. Nous avons pourtant plusieurs exemples à notre disposition.

Auguste Boucher (ouvrage cité supra note 9) atteste *taquignard* et *taguignard* (alternance normale *k/g*), au sens de « taquin » et *tanguigner,* qui veut dire « taquiner » (avec une nasalisation du *a* dans la première syllabe). A *tanguigner* correspond *canguigner* (cf. pp. 186 et 59 de l'ouvrage).

---

(13) Edouard Paris, *Diksionner pikar,* in « Edouard Paris (1814-1874) » par René Debrie et Michel Crampon, Amiens, CRDP, 1977, p. 78.

(14) Se reporter à notre *Glossaire du moyen picard,* Amiens, CEP XXV, 1984, pp. 59-60. A notre avis, ce nom, tantôt féminin tantôt masculin, suivant les lieux, pourrait avoir une origine onomatopéïque (à rapprocher de *tic-tac*).

Donc le passage de *t* à *k* est possible, dans cette position — du moins dans le Calaisis.

Le moyen picard (cf. ouvrage cité supra note 14) atteste *thioulet,* au sens de « sorte de fagot » — à dates diverses — en 1706 à Arras (Ar 1) notamment. Nous notons les variantes : *tiolet,* à Arras, en 1758, *tioulet,* à Auxi-le-Château (Sp 180), en 1762. Le picard moderne révèle *quiolée* chez Vermesse ([15]).

L'étymologie du terme paraît être la même que celle du français tolet (cheville de bois) dont « tollinet » doit être le diminutif.

Quoi qu'il en soit, nous avons là le passage, à l'initiale, de *t* à *k.*

Le nom masculin *troklé* (trochet), en divers lieux et notamment en Sud-Amiénois, à Wanel (Ab 159) (cf. ouvrage cité supra note 11) souffre, comme variante, *kroklé,* notamment à Hallencourt (Ab 158), village voisin de Wanel. L'étymologie du terme est la même que celle de l'ancien français *trochelet* (petite touffe), diminutif de l'ancien français *troche* (bouquet) et aussi *trochet* (bouquet de fleurs sur un arbre).

Nous avons ici, avec *t* suivi de la liquide *r,* très exactement le phénomène inverse de celui observé plus haut où *kr* (cf. supra 1 a) à l'initiale et b) à l'intérieur des mots).

La forme *tiutchot,* que Corblet ([16]) traduit par « tout petit », souffre comme variante *kukiot* attestée par Corblet lui-même ([17]).

Chez Molinet, on relève *tumereau,* que Dupire traduit par « faiseur de culbute » ([18]). Parmi les nombreux mots de cette famille, citons *cumeriaux* ([19]), au sens de « culbute ». Il se peut aussi que le mot ait subi l'influence de « cul ». Il n'en demeure pas moins vrai que nous avons là l'alternance *t/k.*

---

(15) *Dictionnaire du patois de la Flandre française et wallonne,* Douai, 1867, p. 423.

(16) *Glossaire picard,* Amiens, 1851 et Laffitte reprints 1978, pp. 574 et 459.

(17) On relève encore *cuquio* et *cuquo* au XVIIIe siècle : cf. notre article *Les surnoms de Vignacourt,* RIO, décembre 1969 et janvier 1970.

(18) Cf. Noël Dupire, *Jean Molinet - La vie, les œuvres,* Paris, Droz, 1932, pp. 238 n° 149. Le terme vient du francique *tumôn* (REW 8979).

(19) Références : *Fichier Emrik* (Amiens CEP) et notre article encore inédit : « La famille du verbe *témé* en picard ».

b) *à l'intérieur des mots.*

C'est incontestablement dans cette position que les faits s'avèrent les plus nombreux. Commençons par le groupe *tl* (que l'on rapprochera du groupe *kr* que nous avons examiné au 1 a) et b) et au 2 a), supra).

batlé, nom masculin désignant le « porte-seaux », est attesté à Brévillers (Dl 9), à côté de *baklé,* à Barly (Dl 6) et dans la région de Doullens.

batlé est un mot de la même famille que « bât » ([20]).

La crécelle pascale se dit *baklé* dans quelques communes du Santerre. C'est, en fait, la variante de *batlé,* terme largement attesté dans cette région ([21]). L'étymologie est la même que celle du verbe « battre » en français. L'ancien français connaît d'ailleurs le dérivé *bateler* (battre).

Le « trochet », qui se dit *katlé* (nom masculin) à Warsy (Md 95) et à Brouchy (Pé 180) notamment, se dit *kaklé* à Domart-sur-la-Luce (Md 8).

En parallèle, et compte tenu de l'alternance *r/absence de r,* bien connue en phonétique picarde, nous citerons, toujours pour le « trochet » : *kartlé,* à Lamotte-en-Santerre (Am 154) et *karklé,* à Warfusée-Abancourt (Am 153), village voisin (notons, au passage, que ces deux communes ont fusionné récemment pour devenir Warfusée-Lamotte).

L'étymologie de *katlé* n'est pas évidente. Il conviendrait de partir de la variante *kartlé* et songer à l'ancien français *quartelet,* diminutif de « quart » et au verbe *quarteler* (partager en quatre). Il y a une idée de partage dans le « trochet ».

Toujours avec le groupe *tl,* nous avons encore, pour désigner la crécelle pascale : *martlé,* à Dreuil-lès-Amiens (Am 92) et *marklé,* à Ailly-sur-Somme (Am 90) et dans plusieurs localités du Sud-Amiénois (pour les deux formes).

martlé est, de toute évidence, le français « martelet » (petit marteau).

---

(20) On consultera, à ce sujet, notre article *Les noms qui désignent le porte-seaux dans les parlers de l'Amiénois,* à paraître dans les « Mélanges Sindou ».

(21) On consultera encore notre *Lexique picard des parlers du Santerre,* Amiens, CEP XXXI, 1986, 103 p.

Le nom masculin *bitlin* désigne diverses boissons, dont le café, le vin ou le chocolat, à Saint-Quentin (Sq 1) et dans diverses localités de la région ([22]). On lit, dans l'ouvrage de Géry Herbert *Le folklore du Cambrésis* ([23]) : « On buvait également une boisson chaude à base de chocolat et de kirsch, appelée *biclain* ».

L'adjectif *crinkelé,* signifiant « dentelé » chez Boucher (ouvrage cité supra note 9), suppose une forme « crantelé » qui pourrait être issue du français « cranter » (garnir de crans).

Le verbe *flatoné,* qui veut dire « flatter », à Thory (Md 66), devient *flakoné* à Warloy-Baillon (Am 15) et à Bonneville (Dl 53), avec le même sens. On peut rapprocher directement ce verbe des substantifs *flake tonton,* usité à Fresnoy-le-Grand (Sq 23) pour désigner le flatteur et *flakon,* attesté à Warloy-Baillon (Am 15), avec le même sens.

Le verbe *ratakoné,* que nous avons examiné au 1 b), supra, et qui veut dire « mal réparer un habit », à Dreuil-Hamel (Ab 171), devient *rakatroné,* à Cressy-Omencourt (Md 79) ([24]).

intnayé, à Woignarue (Ab 80), qui veut dire « serrer une pièce à l'étau », est formé sur le nom « tenailles ». Dans le même village, la variante attestée est *inknayé* ([25]). Il n'y a donc pas qu'à Roubaix, comme l'indique Flutre, que le groupe *t'n* passe à *k'n* (cf. ouvrage cité supra, note 2, paragraphe 141, 2°, p. 120).

Le verbe *déflustiné,* attesté par Dufétel ([26]), avec le sens de « couper à tort et à travers — des fleurs ou un arbuste —, dégarnir », qui est une variante de *défustiné,* au sens de « abîmer », à Contre (Am 230) (cf. ouvrage cité supra note 11), est connu sous la forme *défuskiné,* à Biaches (Pé 88). Le mot provient du latin *fustis* auquel se sont adjoints des affixes ([27]).

---

(22) Cf. notre *Lexique picard des parlers du Vermandois,* sous presse.

(23) Amiens, SLP XVI, 1978, p. 55.

(24) Pour se rendre compte de la richesse lexicale concernant ce concept, on se reportera à notre article *Terminologie picarde se rapportant à l'idée de repriser grossièrement dans les parlers de la Somme et des confins,* Revue Eklitra 15, 1981, pp. 7-14.

(25) Cf. notre *Lexique picard des parlers du Vimeu,* Amiens, CEP XV, 1981.

(26) *Lexique des mots picards d'Auxi-le-Château,* Amiens, Eklitra 32, 1982, p. 25.

(27) A propos du *l* épenthétique, voir notre article *Réflexion sur le comportement de la liquide l en phonétique picarde,* RLiR, janvier-juin 1985, pp. 167-181.

Nous relevons chez Alfred Voisselle, poète doullennais, le nom *arikmétike* pour *aritmétike* (arithmétique).

Le Père Daire ([28]) enregistre *jarrequière* pour « jarretière ».

Le moyen picard (cf. ouvrage cité supra note 14) connaît *macquerre* pour « matière ». Nous relevons, à Flixecourt (Am 7), en 1575, l'anthroponyme *Nourquier* pour « Nourtier » ([29]).

Boucher (cf. ouvrage cité supra note 9), mentionne *palquio* pour « paletot ». Gosseu, dans ses *Lettres picardes* (1846), traduit « pituite » par *piquite.*

dévitolé, au sens de « dérouler », chez Flutre ([30]), devient *dévikolé,* à Warloy-Baillon (Am 15), avec le sens de « mal habillé » (avec attraction possible de « col » pour le passage de *t* à *k*). Précisons que Flutre émet deux hypothèses quant à l'origine de *dévitolé* : « 1) radical de « dévider » ? - 2) des + rad. de v.a. *witrer,* se rouler (contraire de *invitolé*) ? » Quelle que soit l'étymologie, le *t* semble bien être la consonne originelle (cf. ancien français *vitreol,* qui désigne le liseron, plante qui « s'enroule »).

inbèrlifikoté (mélanger), à Vignacourt (Am 8), devient *anbèrlikoké,* à Pontruet (Sq 38) — peut-être à la suite d'une assimilation progressive.

dépoké (débrouillard), à Warloy-Baillon (Am 15), résulte de « dépoté ».

afutyo, largement attesté en Amiénois, au sens de « attirail, habits », se présente sous la forme *afukyo* (habits), à Sarcus (Be 15) ([31]).

Le nom masculin *vitlou* (pâtes fraîches cuites au lait) ([32]), à Hesbécourt (Pé 78), et dans de nombreuses communes du Vermandois, apparaît sous la forme *viklou,* à Bouvincourt-en-Vermandois (Pé 112).

---

(28) *Dictionnaire picard,* Paris, 1911, LVIII, 166 p.

(29) La même tendance se retrouve dans le langage populaire. La gutturale se substitue à la dentale dans *morquenne* (mordieu) et *ventrequenne* (ventredieu) relevés dans le *Dom Juan* de Molière (acte II, scène 3).

(30) *Le parler de Mesnil-Martinsart,* Genève, Droz, 1955.

(31) Cf. François Beauvy, *Lexique picard de Sarcus,* Amiens, Eklitra XXXXVII, 1981, p. 13.

(32) *vitlou* est un diminutif du français « vit » (membre viril), qui provient du latin *vectis* (levier, barre).

Le nom masculin *pètenone* (pâtisserie faite de pâte torsadée), à Coullemelle (Md 119) ([33]), devient *pèknone* à Mortemer (Co 55) et *pèknote* à Onvillers (Md 142).

Nous terminerons l'examen du traitement du *t* à l'intérieur des mots avec un exemple un peu plus complexe : le cas du nom « mésange » en picard.

Le nom provient du francique **mesinga* qui donne le nom Meise en allemand moderne. En picard, le mot subit de multiples altérations.

A côté de *mazingue,* largement attesté en Amiénois, on relève *ètzingue* à Folies (Md 52) et *èkzingue,* à Lignières-Châtelain (Am 203).

On peut supposer pour ce mot une évolution où le *e* a subi une syncope : *m'zingue* devenant *b'zingue* et, avec une prosthèse (ou une métathèse ?) : *èbzingue* et toutes les variantes connues : *ètzingue, èkzingue* — *ègzingue* — (à Camps-en-Amiénois - Am 110), *ingzingue* (à Croixrault - Am 207) et *inkzinpe* (à Hallencourt - Ab 158).

c) *à la finale.*

Pour désigner la baratte, nous avons *barake,* à Poulainville (Am 63) et dans un grand nombre de localités du Santerre.

L'œuf sans coquille est appelé : *arte* (nom féminin) à Courcellette (Pé 11), Morcourt (Pé 98) et Méricourt-sur-Somme (Pé 99). Non loin de ces localités, à Dompierre-en-Santerre (Pé 105) et à Offoy (Pé 167), nous relevons : *arke.* Le mot est à rapprocher de l'adjectif d'ancien français *hardré* (qui n'a pas de coquille, en parlant des œufs) ; ceci stipule une alternance des dentales avant le passage de *t* à *k.*

Une « arête » se dit généralement *arèke, en picard* et notamment en Amiénois. La « crête » se traduit par *krèke,* à Warloy-Baillon (Am 15), — mot provenant du latin *crista* ([34]).

---

(33) Littré connaît *pet de nonne* (petite pâte sucrée et aromatisée faite de telle sorte qu'elle est pleine d'air au milieu). La dentale *d* est passée à la dentale *t* en picard.

(34) A Fieffes (Dl 63), nous avons même *krèpe,* ce qui stipule une alternance *k/p,* tout à fait conforme à la phonétique picarde : cf. Flutre, ouvrage cité supra note 3, parag. 164, particularité, p. 139 et parag. 166, p. 140 - avec *kranke.*

Le moyen picard connaît *flinque* pour « feinte », en 1654 (cf. ouvrage cité supra, note 14, à la page 201).
kèrplute (chenille), forme connue en Amiénois, variante de *kaplute* (cf. ancien français *chateplue*), devient *kèrpluke,* chez Edouard Grandel ([35]).

morvate (morve), chez Corblet (Glossaire picard souvent cité), devient *morvake,* dans le parler de Thenelles (Sq 75).

makloke est relevé chez Paris (cf. ouvrage cité supra, note 13), à côté de *maklote* (nom féminin) pour désigner le « grumeau ». Le terme est de la même famille que l'ancien français *maque* (boulette) et le diminutif *maquelette* (petite massue). *maklote* est aussi un diminutif, mais avec une suffixation différente.

kawite (cochon d'Inde), à Quend (Ab 6) et à Warloy-Baillon (Am 15), qui semble être une onomatopée à partir du cri de l'animal, est attesté par Corblet sous les formes *cahouite, cahuite* (qui a les idées étroites) passe à *kawike,* à Estrées-lès-Crécy (Ab 26).

Ainsi l'alternance *k/t,* en phonétique picarde, apparaît comme un phénomène relativement important sur lequel il a paru nécessaire d'insister ([36]).

L'examen des différents mots que nous avons retenus ici montre, à l'évidence, que le passage est aussi important dans un sens que dans l'autre et que cette alternance est comparable à celle des liquides *l* et *r* dans notre dialecte.

Amiens. René DEBRIE

---

(35) *Lexique du patois berckois,* Amiens, CEP XIII, 1980, p. 64.

(36) Jacqueline Picoche nous fait observer qu'il y a bien des siècles, *tremere* est devenu **kremere* avant de passer à *criembre* ultérieurement refait en *craindre* (voir, à ce sujet, Bourciez, *Phonétique française,* parag. 140, remarque 1, p. 196, qui pense à une influence celtique pour ce changement exceptionnel).

On peut encore songer à *vet(u)lu* devenu **veklu* et *vieil* et à *sitŭla,* devenu *sikla* et *seille* (Bourciez, ouvrage cité, parag. 145, p. 201).

Ni Bourciez ni Fouché n'expliquent le phénomène. Jacqueline Picoche estime que le groupe *kl* est plus facile à prononcer que le groupe *tl.*